

AVIGNON OFF - De La Madelon à la sonnerie aux morts, de l'insouciance au désespoir, les mots des soldats de 14-18 deviennent réalité sous nos yeux.

Nom : Bourcier. Prénom : François. Qualité : poilus. Avec un s. Car il les incarne tous, ces jeunes hommes partis la fleur au fusil dans la tiédeur de l'été 1914. Il raconte leur histoire, le front, les tranchées. Il est la voix des anonymes broyés par la machine de guerre. Il fait ressentir la peur physique de ces garçons, "puceaux de l'horreur comme on peut l'être de la volupté". Certains s'égarèrent dans la folie, d'autres trouvent refuge dans la prière, d'autres encore fuient dans l'alcool. Les blessés qu'on en vient à envier, les mutilations volontaires, les fusillés pour l'exemple... Il montre la déshumanisation au quotidien. "La guerre, elle ne m'a pas tué, elle a tué l'homme en moi."

Alain Guyard a consacré trois ans à élaborer ce texte à partir de chroniques et de témoignages, avec le même souci d'authenticité que *Lettres de délation* et *Résister c'est exister*, déjà mis en scène et interprétés par François Bourcier. On retrouve le jeu bouleversant du comédien, sa force d'interprétation. Le propos est rythmé, pas d'accessoires superflus mais une utilisation d'infimes détails qui lui donnent tour à tour le visage de tous les poilus pour une magistrale leçon d'histoire.

Après le succès Avignon Off 2011 et 2012 « Résister c'est exister », « Lettre de Délation », et « Race(s) », François Bourcier revient cette année au festival avec « La fleur au fusil » basée sur de vrais témoignages historiques de la guerre de 14/18.

fleur au fusil 2 Après 3 ans de recherches, de rencontres et de lectures sur le sujet, le comédien nous alloue une sublime entrevue avec les grands visages et les grandes histoires de l'époque.

Du pantalon rouge (fusillé pour l'exemple) à la bataille de Verdun 1916 (où demeurent à présent l'ossuaire de Douaumont), entre autres, en passant par les discours de la mort (les mutilations que les soldats s'auto attribuaient), sans oublier les rencontres entre soldats et civils (l'ignorance de la réalité), le comédien nous embarque et nous plonge dans un enfer cathartique et sensible, nous allant, autant droit au coeur, qu'au fond des tripes.

Aussi furieux que ces figures, si ce n'est plus, le comédien nous offre une extraordinaire interprétation, volant majestueusement avec amour, se faulant comme un rat avec dégoût, de témoignage en témoignage, sans détours et jusqu'au bout.

« J'ai compris ce qu'était la guerre : les morts derrière et rien devant. »

Ni une ni deux, le comédien se métamorphose en un monstre à dix têtes et mille bras, associant un texte touchant, à l'intelligence et la virtuosité de son travail et de ses capacités.

« C'est très difficile de l'intérieur. Oui, c'est dur, c'est se faire violence. C'est plonger dans des endroits terrifiant de soi. C'est toujours sur une limite. » confie François Bourcier.

Et tout est magnifiquement bien amené? Une douce alliance de finesse et de subtilité perle au milieu de cette fureur hémorragique. L'acteur devient rapidement et physiquement héroïque ! Et c'est avec une foi de fer et de feu, d'amour et d'ardeur, qu'il nous livre ce merveilleux et douloureux témoignage fait de beautés et d'horreurs.

« Je n'ai pas pu le faire, pas pu tirer, dit-il en arrachant le canon de révolver de sa gorge. Est-ce que je n'avais pas assez de cran ? Est-ce que j'en avais trop ? »

C'est incessamment que nous sommes bercés et remués par des éclats d'âme aux pénétrations presque sismiques. Et c'est avec grâce, que nous nous laissons atteindre et trancher, par la beauté et la désolation. La beauté comme miraculeuse, et la désolation?sans nom.

C'est ainsi qu'immergé au coeur d'un passé qui est nôtre, souvent pensé bien loin, quoi qu'en nous penchant sur de récents événements, tel que le pillage des morts de l'accident de train de Brétigny, nous pouvons en douter?nous oublions notre respiration. Comment je m'appelle ? Nous nous oublions bien vite aux creux de ce beau bordel. D'émotion en émotion, entre va et viens, larmes et rires contrits, défiance et tension. Et comme on nous le relate si bien dans la pièce : Le 11 novembre 1918. Ce n'est pas la fin des combats. C'est la mort de la paix.

J'avais déjà vu François Bourcier dans "Lettres de délation" et "Résister c'est exister". Cette fois-ci il nous entraîne dans la boucherie des tranchées en interprétant plusieurs personnages de poilus, et nous raconte l'histoire de ces jeunes soldats, paysans, ouvriers sans grade... ces gens de peu pris dans la folie meurtrière de la guerre.

Tous ces hommes ordinaires vont chercher à échapper à la mort en utilisant divers stratagèmes. L'un va se réfugier dans les prières, l'autre dans l'alcool, un autre dans la folie? Un, plus rebelle, sera fusillé pour avoir refusé d'enfiler le pantalon souillé de sang et d'excréments d'un de ses camarades mort ; pour l'exemple. Certains se mutileront avec le fol espoir de retourner à la vie civile. Il y-a aussi celui qui, dès le début, s'interdit toute forme d'empathie envers ses camarades, et ce jusqu'à ce que son meilleur ami tombe sous les balles. Le personnage principal rugit contre ces gradés planqués derrière la ligne de front. Les obus tombent, des soldats gémissent, la Madelon retentit. François Bourcier, en incarnant tous ces personnages, s'engage et se révolte. Il joue avec ses tripes, jusqu'au bout.

La scénographie ne se sert pas de détails inutiles : un crâne, un képi, un casque, des tenues de soldats, et un poilu attablé avec sa bouteille de vin. Les éclairages magnifiques, la mise en scène est superbe.

Lâchement j'avoue que, par moments, j'ai espéré que la représentation se termine tant le comédien et l'auteur savent nous démontrer l'injustice, la cruauté et la boucherie de la guerre. Un spectacle bouleversant.